

Philosophie de La Révolution Algérienne

Boukhari Hamanna,

Département de philosophie,
Université Oran.

*« Et le grand rêve
algérien par quel autre
rêve le remplacer? » R.
Aron*

Depuis son déclenchement, le 1^{er} novembre 1954, et jusqu'à ce jour, la révolution algérienne, n'a cessé d'être l'objet de nombreux débats et recherches, notamment en France.

Ni les désabusements ni les graves événements que l'Algérie a connus tout au long de ce demi-siècle, et en premier lieu, le terrorisme, pas plus que les aléas qui ont jalonné l'histoire des relations entre l'Algérie indépendante et La France n'ont réussi à diminuer de cet intérêt envers la révolution algérienne.

Loin de sous estimer la portée de tels efforts qui, tentent de cerner un phénomène de la dimension de cette révolution, aux retombées plus que jamais vivaces, nous pensons néanmoins que certains ne l'ont abordée, et ne l'abordent encore, qu'à travers une idéologie de l'émotionnel, de l'amertume et de la revanche. D'autres par contre l'ont simplifiée au point où ils ne se sont préoccupés que de ses manifestations apparentes, c à d de ses causes et de ses effets, sans tentative sérieuse d'analyse de l'esprit et de l'âme qui l'ont engendrée, guidée sa marche et consacrée sa victoire. (Al-Assali , B. 1984 : 22)

«Conscients de ces charges émotionnelles que suscitent encore, chez certains, la révolution Algérienne, nous laisserons donc au temps le soin de les calmer».

Pour ce qui est de la deuxième démarche, nous dirons que, loin de nier les mécanismes de causalité dans toute situation révolutionnaire, notamment celle relative aux guerres de libération nationale, nous persistons néanmoins à croire qu'il est préjudiciable d'expliquer un phénomène aussi crucial que fut la révolution du 1er novembre 1954, par la simple relation de cause à effet.

Une telle démarche ne saurait, en effet, à elle seule expliquer pourquoi des données coloniales semblables n'ont mené certains peuples qu'à des indépendances formelles, et l'Algérie à un bouleversement total de ses destinées.

Cela signifie que la révolution authentique, que l'on peut définir comme étant «un changement brusque et important dans l'ordre politique, social et moral... bref une transformation complète de la vie d'un peuple» (Encyclopédia universalis, 1972: 206 – 207), n'aboutit, et encore moins, ne réussit, et ce quelle que soit l'emprise du fait colonial, que par une vision nouvelle et originale de ce état de fait qui rend sa continuation intolérable pour le peuple. Tel nous semble être le sens de cette réflexion de Lénine qui affirme «qu'en l'absence d'une doctrine révolutionnaire, toute révolution est impossible».

C'est dire que la philosophie révolutionnaire est essentiellement une vision critique de la réalité, coloniale en l'occurrence (Horkheimer M. 1972: 12), Et la révolution Algérienne ne nous semble pas avoir enfreint ce principe.

Car, en l'absence d'une telle vision de la situation coloniale dans laquelle le peuple se débat, et sans projet révolutionnaire qui en serait l'émanation, n'importe quelle situation coloniale pourrait se trouver résolue de manière illusoire, en l'attribuant, par exemple, au destin ou à la malédiction immanente de par une situation criminelle ou contre nature.

Certes la révolution algérienne n'a pas eu ses Montesquieu, ses Rousseau ses Voltaire, ses Hegel., Ses Marx, ses Mao Tsé – toungh, etc ...« A la veille du 1er Novembre 1954, nous n'avions pas une conception précise de ce que devrait être son programme »... reconnaît l'un des chefs historiques de cette révolution. » Et ce chef, d'ajouter « Rien de précis en dehors de l'indépendance nationale et de la volonté de faire participer les masses à cette insurrection.... Le mot révolution désignait surtout, la façon dont nous entendions reconquérir l'indépendance contre l'appareil colonial (Harbi M. 1993: 122).

Mais cela, ne signifie, aucunement, et comme on le verra plus loin, que cette révolution fut dépourvue de tout fondement philosophique.

De même que la cruauté de n'importe qu'elle situation coloniale pourrait être transformée par le colonisateur, en soupape de sécurité, dont il ne fait mine de l'alléger, de temps en temps, que pour mieux réadapter d'avantage son efficacité. (Mahsas A. 1970: 326).

D'où l'absurdité des thèses économiques, présentées par les milieux colonialistes français, comme étant les principaux facteurs qui ont étaient derrière le déclenchement de la révolution algérienne et des innombrables insurrections qui l'ont précédée.

« A la colonisation par la force conjurée des armes et des lois visant la contestation brutale et permanente du vaincu, écrit M. Lachraf, a succédé celle, tour à tour, cynique insidieuse, débonnaire, perfide, paternaliste et faussement objective, d'historiens, français, qui se sont appliqués, sous des formes diverses, mais avec le même état d'esprit, à contester, à nier l'Algérie, tout en justifiant, plus ou moins, l'action coloniale et « civilisatrice » de leur pays (Lachraf M: 19-42) ...L'avènement (de cette révolution),est donc lié davantage, chez les masses populaires algériennes, à la liberté et à la dignité, qu'aux impacts, économiques ou autres, qui résulteraient de la reconquête de leur indépendance.

Aussi, ce que nous entendons ici par révolution ce ne sont ni l'adolescence, ni les rêveries révolutionnaires, mais bien au contraire cette vision originale et objective de la dure réalité coloniale et du projet révolutionnaire de son dépassement auquel elle donne inéluctablement lieu. ... Bref, c'est cette vision critique de la réalité, coloniale en particulier, qui fait de la philosophie « une pensée concrète aussi bien qu'une action inséparable des normes de conduite ... morale et politique.(Gramsci A. 1976 : 56).

Or, pour que la révolution parvienne à une telle vision, il faut que son projet émane du peuple et de ses aspirations, condition, sine qua non, de lui permettre de dépasser cette réalité coloniale et de se projeter vers l'avenir auquel il aspire.

Est-il besoin de souligner, ici, que c'est une telle vision de la dure réalité du peuple algérien à la veille du 1er novembre 1954 qui a permis à l'avant garde révolutionnaire du front de libération nationale, (FLN), d'être la seule, parmi toutes les

formations politiques nationales, non à cerner l'intolérable réalité dans laquelle le système colonial avait cru avoir enfermé à jamais le peuple, mais à entrevoir la vraie issue.

((Nous considérons avant tout qu'après des décades de lutte, le mouvement national a atteint sa phase finale de réalisation ... En effet le but du mouvement révolutionnaire étant de créer toutes les conditions d'une action libératrice, nous estimons que, sous ses aspects internes, le peuple est uni derrière le mot d'ordre d'indépendance et d'action)).

Là où ces formations nationalistes « Certains expliquent l'attitude de ces formations, par ((leur incapacité, ou par leur refus, de changer d'objectif, et ce malgré l'évolution de la conscience nationale qui a atteint sa maturité dès 1947 » (Lachraf M : 35) n'avaient vu de ce peuple que sa faiblesse, cette avant-garde, issue de ses profondeurs et partageant ses aspirations les plus intimes, découvrit sa force latente ; là où l'on n'avait constaté que le drame de sa désintégration elle décela les prémisses de sa résurrection ; là, où on avait prédit son échec inéluctable dans toute nouvelle confrontation avec le colonisateur, elle entrevit sa victoire.

C'est de la sorte que la philosophie de la révolution algérienne fut avant tout le fruit du génie du peuple algérien, l'expression de ses nobles valeurs arabo-islamiques et de ses traditions de lutte, de liberté et de justice plus que millénaires.

C'est de la sorte aussi que, confrontée aux conditions spécifiques du peuple algérien, cette philosophie n'en a pas moins démontré la cohérence de son système et l'efficacité de ses méthodes, devenant ainsi une source d'inspiration pour les peuples opprimés du Tiers-monde.

C'est de la sorte, en fin, qu'elle a su imposer son respect, aux amis comme aux ennemis, se préservant ainsi des ingérences idéologiques et politiques étrangères qui furent, et restent, derrière l'échec de plus d'une révolution. Voilà pourquoi l'on peut affirmer, sans exagération aucune, que cette philosophie et la révolution qu'elle a engendrée, fut de la limpidité de l'expérience religieuse, de la précision, de l'efficacité et de la rigueur de l'expérience scientifique.

Est- ce dire par-là que cette philosophie et cette révolution ont été insensibles aux différents événement et courants idéologiques et politiques de son époque ?

Loin s'en- faut.

En effet la révolution Algérienne s'est inspirée de du courant Nahdhawiste arabo-musulman, aussi bien à travers son aile révolutionnaire, représentée par D.E. Al Afghani (M.1887), que son aile réformiste représentée par M. Abdouh (M. 1905)

De même que cette philosophie a été sensible à la révolution russe (1917) et à son idéologie anti-colonialiste et impérialiste.

Il y avait aussi la révolution vietnamienne et le retentissement de sa victoire à Diên Biên Phu, (9-10 Mai 1954), le reversement du roi Farouk (23 Juillet 1952) et la proclamation, par les officiers libres, de la république égyptienne, et le déclenchement de la résistance armée en Tunisie (1951) et au Maroc (1953) contre le même colonisateur.

A cela il faudrait ajouter la création de l'ONU (1945) et sa proclamation du droit des peuples à disposer d'eux – mêmes, ainsi que la rencontre de Bandung (Indonésie – Avril 1955) qui préluada au mouvement des non alignés (Nehru, Nasser – Soekarno et Tito).

Cependant si important que fut l'impact de ces philosophies, de ces idéologies de ces révolution de ces résistances et de ces événements, suffit – il, à lui seul, d'engendrer un événement de la dimension de la révolution algérienne?

Certes le mouvement nahdhawiste, notamment son aile réformiste avait, par le biais du Cheikh Abdehamid Ibn Badis (M. 1947), et de ses compagnons, commencé à marquer, dès les années 1900, l'Algérie au même titre que l'ensemble du Maghreb Arabe.

Aussi, si réduit aux élites que fut l'apport éducatif et moral de cette aile, il ne contribua pas moins, et ce contrairement aux affirmations de l'organe officiel du FLN, à la cristallisation de la conscience nationale algérienne. (EL Moudjahid N. 15-35).

Pour ce qui est des courants philosophiques, et idéologiques, notamment ceux qui étaient franchement opposés au colonialisme et à l'impérialisme, tels que le socialisme et le marxisme, leurs adeptes n'avaient cependant conçu les mouvements de libération nationale, qui dans la cadre de la confrontation entre le camp socialiste et le camp capitaliste.

Ignorants, ou oublieux, des spécificités des révolutions de libération nationale, les partis communistes dans le Tiers – monde, notamment ceux qui étaient inféodés à Moscou, n'ont fait qu'adopter la même conception.

D'où ces conflits qui ont opposé plus d'une direction de ces partis, aussi bien avec sa base militante, qu'avec les mouvements de lutte de libération nationale.

Restent la révolution vietnamienne et les résistances, armées, tunisiennes et marocaines.

De par la spécificité de ses conditions géopolitiques, (éloignement de la métropole, soutien massif et quasi – direct du camp socialiste..), la révolution vietnamienne n’a pu, malgré son exemple édifiant, être d’un grand secours pour la révolution algérienne. Quant à la Tunisie et au Maroc, ils pouvaient compter, non seulement sur leurs résistances, politiques, ou armées, mais aussi et surtout, sur la fin, (devenue quasi inéluctable, notamment après la fin de la deuxième guerre mondiale et l’avènement de l’ONU, inéluctable), du protectorat colonial dont ils étaient l’objet.

Toute autre était la situation coloniale de L’Algérie.

III- Caractéristiques de la philosophie de la révolution algérienne :

Définir la philosophie de la révolution algérienne comme étant une philosophie de combat pour la liberté ne nous semble guère refléter suffisamment la spécificité de cette philosophie, et ce pour la raison évidente que, valable pour toute philosophie révolutionnaire, un telle définition n’en détermine cependant aucune d’entre elles en particulier.

Aussi serait-il plus juste de tenter d’analyser certaines caractéristiques de cette philosophie, seul moyen de saisir son caractère suis-generis. Ces caractéristiques peuvent être ramenées, à notre avis, à cinq.

L’espérance :

Le premier fondement de la philosophie de la révolution algérienne nous semble être sa vision consciente d’un avenir meilleur pour le monde et pour les hommes. En effet, et contrairement à toutes les philosophies pessimistes, cette

philosophie, largement imprégnée de l'Islam qui affirme la primauté du présent sur le passé ... et de l'avenir sur le présent, a été, et demeure encore, une philosophie de l'espérance.

Pour elle, en effet, l'homme n'est pas seulement la somme de ce qu'il est ou de ce qu'il était, mais il est, avant tout, le résultat de ce qu'il peut et veut être. Et c'est parce que l'homme est ainsi, que l'histoire humaine n'est pas cette fatalité aveugle, mais le fruit de son labeur.

Et c'est par ce que l'histoire est telle, qu'elle doit être assumée et non subie.

C'est dire que pour la philosophie de la révolution algérienne, les peuples ne sont victimes du présent, colonial, en l'occurrence, que s'ils consentent à s'en accommoder.

C'est pourquoi toute vraie philosophie révolutionnaire est porteuse d'espoir. Car, elle est un appel pressant à l'avenir à travers un rappel incessant de la nécessité de surmonter les obstacles du présent.

Aussi c'est grâce à un tel optimisme, que fit défaut à plusieurs formations politiques nationales, que la philosophie de la révolution algérienne a su dépasser la réalité coloniale et entrevoir, au-delà de ses ravages dramatiques, la capacité du peuple algérien d'en venir à bout. « La lutte sera longue mais l'issue est certaine » affirme à ce propos la proclamation du 1er novembre 1954.

L'erreur des formations politiques nationales c'est, qu'ayant persisté dans leur doute quant à la capacité de résistance du peuple algérien ils ne pouvaient concevoir une telle issue.

Or, pour la philosophie de la révolution algérienne le peuple algérien, si dominé, si persécuté, si affaibli et si livré à

l'ignorance et à la misère, n'était pas moins capable, non seulement de se libérer par ses propres moyens, mais bien plus, de se hisser à l'avant garde du mouvement mondial de libération (Plate- forme de la Soumam).

Aussi, pour elle, la question n'était pas : le peuple pourra- t- il, oui ou non, affronter avec succès le colonisateur ? Résistera – t- il, face à son écrasante supériorité matérielle ? Mais plutôt comment lui permettre de déjouer cette supériorité, avec le minimum de victimes, et de parvenir à l'issue inéluctable de sa résistance. "A fin d'éviter les fausses interprétations et les faux-fuyants et pour prouver notre désir réel de paix et limiter les pertes en vies humaines et les effusions de sang, nous avançons une plate-forme honorable de discussions aux autorités françaises, si ces dernières sont animées de bonne foi et reconnaissent une fois pour toutes aux peuples qu'elles subjuguent le droit de disposer d'eux-mêmes". (Proclamation du 1er novembre 1954).

Voilà une attitude qui ne pouvait émaner que d'une philosophie de l'espérance et dont les implications ne pourraient être trouvées ni dans les slogans creux, ni dans les discours grandiloquents.

Ce n'est que plus tard que certaines de ces formations politiques nationales, (dont nous ne doutons, ni de leur sincérité ni de l'apport de leurs efforts à la cristallisation de la conscience nationale) sont arrivèrent à la même conclusion.

Or, ne jamais désespérer du peuple, avoir confiance en sa capacité de reconquérir ses droits par ses propres moyens, n'est –ce pas le considérer comme étant déjà libre ?

Ce n'est que plus tard que certaines de ces formations politiques nationales, (dont nous ne doutons pas de leur patriotisme), se rendirent compte de cette vérité.

Or, ne jamais désespérer du peuple, avoir confiance en sa capacité de reconquérir ses droits par ses propres moyens, n'est –ce pas le considérer comme étant déjà libre ?

La lucidité :

Consciente que le peuple ne peut espérer et, encore moins, réclamer que ce qu'il saisit clairement, que les mots liberté, indépendance démocratie e t, qui constituent « les mots d'ordre » de ces formations politiques nationales, sont restés pour lui trop abstraits, la philosophie de la révolution algérienne déduisit bien vite que tout ce qui n'est pas clarté ne peut être révolutionnaire.

Car il ne suffit pas de rappeler au peuple ses droits à la liberté et à la dignité, il faut que ces derniers prennent un contenu clair pour éveiller en lui ce sentiment indispensable à leur transformation en acte. Le peuple ne peut vibrer, s'identifier et encore moins mourir que pour des objectifs clairs et conséquents.

Et pour se faire, il faut donc connaître le peuple pour dégager, au-delà de ses carences apparentes, les richesses de ses capacités latentes.

Seule une telle démarche, peut rendre le peuple conscient de l'objectif qu'il s'est assigné, délimiter la voie de la concrétisation de son entreprise et déterminer sa condition en tant qu'acteur principal.

Et, c'est par ce qu'elle fut attentive aux aspirations du peuple, dont elle est issue et au sein duquel elle avait grandi, que l'avant

garde révolutionnaire du 1er novembre 1954, est parvenue, très vite, et sans jeu aucun sur les mots, à animer ces slogans, politiques et religieux, (et ce tels que, liberté, indépendance, djihad, [Réduit à l'essentiel, le djihad est une manifestation dynamique d'auto défense pour la préservation du territoire national. Il est aussi, et surtout, la volonté et l'effort de se perfectionner continuellement dans tous les domaines». (El-Moudjahid. Sans date : N1] sacrifice .. etc), d'une vie nouvelle qui enflamma le cœur et l'âme de l'Algérie.

Dissipant ainsi toutes les équivoques, la philosophie de la révolution algérienne ne minimisa pas cependant ni de la gravité de la situation, ni des sacrifices qu'elle exige. « Notre mouvement national, souligne la proclamation du 1er nov. 1954, terrassé par des années d'immobilisme et de routine, mal orienté, privé du soutien indispensable de l'opinion populaire, dépassé par les évènements, se désagrège progressivement à la satisfaction du colonisateur ... l'Heure est Grave !»

Ne dissimulant aucunement l'objectif de sa lutte, la philosophie de la révolution algérienne affirma, dès les débuts, que seule l'indépendance totale et immédiate et la restauration de l'état algérien pourraient mettre fin à cette lutte. (Proclamation du 1er novembre, 1954).

Les textes ultérieurs de la révolution Algérienne (plate forme de la Soumam, 1956, charte de Tripolis 1960), ne feront à leur tour que réaffirmer davantage cette position.

C'est grâce à cette lucidité, qui n'exclut nullement la sincérité, que cette philosophie a su, non seulement mettre le peuple algérien en contact direct avec ses objectifs, mais, bien plus, elle préserva aussi sa longue et difficile marche révolutionnaire

des confusions, des divisions et des défaillances des hommes qui furent à l'origine de l'échec de toutes ses tentatives précédentes de libération.

L'action :

Convaincue que face à la situation coloniale toute réflexion, digne de ce nom, ne peut aboutir qu'à une action conséquente et que, sans prise sur la réalité, la plus nette des lucidités n'est en fin de compte que spéculation stérile et illusion mensongère, la philosophie de la révolution algérienne s'est voulue, et elle a été, une philosophie de l'action.

Car, ce qui importait pour cette philosophie c'est de donner un contenu concret à cette espérance et à cette lucidité, seul moyen de conférer un contenu réel à ces slogans et à ces mots d'ordre de liberté et d'indépendance.

Et pour se faire, il fallait convaincre le peuple qu'il est le principal acteur de son destin, et ce en transformant sa haine contre l'occupant en énergies libératrices, en l'amenant à intervenir dans la réalité vivante et à vaincre ce qui fut, jusqu'ici, pour lui invincible.

Aussi, pour la philosophie de la révolution algérienne, tant qu'on s'était tenu à des déductions théoriques sur la capacité du peuple algérien d'affronter, avec succès, son ennemi, toutes sortes de questions pouvaient se poser.

Or, à son avis, la seule et vraie question que l'on devait se poser c'est: comment lui permettre de réussir cette fois sa nouvelle entreprise?

Aussi, pour cette philosophie, de telles questions doivent, désormais, servir à toute autre chose qu'à retarder l'heure de la libération du peuple.

Car ce qui importe maintenant ce n'est pas ce qui fut ou ce qui est, mais ce qui doit et peut être « Devant cette situation qui risque de devenir irréparable, une équipe de jeunes responsables et militants avaient jugé le moment venu de sortir le mouvement national de l'impasse ... et de le lancer dans la véritable lutte révolutionnaire».

Voilà une attitude dont les implications, directes et indirectes, dépassent les théorisations politiques et les slogans creux.

Rejetant dès lors, et sans appel, toutes les manœuvres politiques et coloniales, la philosophie de la révolution algérienne, en arriva à la conclusion que, face à un colonialisme qui ne s'était implanté et maintenu que par la force, seule la violence révolutionnaire peut l'acculer à céder aux droits inaliénables du peuple.

Or, si évidente quelle puisse être, une telle conclusion ne posa pas moins plus d'un problème au niveau de sa concrétisation.

Car, pour se faire, il fallait tout d'abord arracher le peuple à sa triste condition caractérisée par le mépris, la misère et l'ignorance, tristes séquelles de plus d'un siècle d'asservissement colonial de l'homme par l'homme.

Il fallait ensuite lui faire franchir la barrière psychologiques de l'échec de ses tentatives insurrectionnelles précédentes et les massacres qui les suivirent, (et dont les dernières, furent ceux du 8 Mai 1945), de la part d'un colonisateur, plus que jamais déterminé, notamment après sa défaite en Indochine, « de ne plus se retrouver dans le camp des vaincus» (Girardet B. Sans date : 379).

Il fallait en fin lui prouver, que contrairement aux conclusions de la quasi-totalité des formations politiques

nationales, à la veille du 1er Novembre 1954, que ses sacrifices ne seront pas cette fois vaines.

Dès lors qu'elle autre forme sa révolution pouvait elle prendre, si ce n'est la guérilla, cette technique des pauvres aux prises avec leurs colonisateurs, et dont l'efficacité, vient d'être prouvée, encore une fois, au Vietnam, en Tunisie et au Maroc.

Et le voilà, ce paysan algérien, dont le système colonial a cru avoir fait «un sous-homme». (J.P.Sartre et F.Fanon), une bête à tout faire, ce paysan si longtemps, dépossédé humilié, déraciné et transformé en serf sur sa propre terre spoliée, le voilà soudainement et de nouveau, à l'assaut du système colonial contre lequel il mobilisa cette fois non seulement sa terre natale, ses montagnes, ses collines, ses plaines et ses déserts, mais aussi tous les efforts et les élans de son peuple, qui, pour la première fois convergèrent et se rejoignirent.

Le voilà cet indigène, cet arriéré, ce fellaga dont on a dénié toute compétence, surmontant sa peur, et brisant brusquement, ainsi, le carcan de son mutisme et de ses chaînes, à l'affront de l'effroyable machine de guerre coloniale et de ses renforts atlantiques avec, souvent, comme seule arme sa foi en la justesse de sa cause et son fusil de chasse. (Lachraf M. Sans date :13-25). Le voilà cet Algérien, dont le colon a cru le transformer en «être parqué), éprouvé mais jamais résigné, déçu, mais jamais désespéré, et dont on a crié plus d'une fois sa désintégration, ressusciter à travers le feu de son action révolutionnaire. Le voilà, revivifiant ses traditions de lutte et ses valeurs et ses vertus arabo-musulmanes qui, selon A. Camus,- et de tant d'autres intellectuels français- (qui ont cru, comme lui, au «colonialisme à visage humain), «ne font que contribuer à la

bassesse de sa condition» (Camus A. 1958), le voilà, paralysant l'inférieure machine de guerre coloniale, déroutant ses supports diplomatiques à l'extérieur et l'acculant à lâcher prise devant son combat acharné pour sa liberté et sa dignité.

Aussi, loin d'être gratuite cette violence révolutionnaire, qui n'est en fait, et comme le souligne F. Fanon, que la produit direct de cette colonisation, ne fut pas dirigée contre des individus mais elle visa principalement le système colonial. Son but ?-- lui arracher l'indépendance du peuple algérien, et non «mettre en déroute son armée, en obtenant sa reddition», comme certains le prétendent. (Galissot R.1985).

C'est ainsi que mobilisant, pour la première fois dans l'histoire des insurrections nationales contre l'occupant, l'ensemble du peuple algérien et étendant ainsi son combat à tout le territoire national (tel était l'un des sens des événements du 20 Août 1955), cette révolution fut celle, non de tel ou tel leader, de telle ou telle région, mais celle de l'Algérie toute entière.

Redonnant vie à ses structures sociales et politiques et religieuses, cette philosophie ne dota pas moins, en même temps, son futur état de cadres, militaires politiques, techniques, juridiques, artistiques, pédagogiques, culturels, sportifs syndicaux, sanitaires, etc, modernes, qui dépassèrent, en quantité et en qualité, tous ceux que le colonisateur avait daigné former durant près de 130 ans.

C'est de la sorte que des «opérations de maintien de l'ordre», à la répression sauvage et systématique, en passant par le interminable quart -d'heure, les ratissages les quadrillages, la torture, les barrages électrifiés, les bombardements (au napalm)

des civiles, les zones interdites, les camps de concentration et de regroupement, les offensives militaires (Opérations : Couronne, Oiseau Bleu, Etincelle, Jumelles, Pierres précieuses, Emeraude., Turquoise, Brumaire 1958 – 1959..) les manœuvres politiques, psychologiques..., seule l'incontournable réalité de l'impossibilité de venir à bout de la révolution algérienne persista.

«De l'écrasement total de la rébellion» à «la paix des Braves», en passant par «la reddition sans conditions»..., seule la paix dans l'indépendance totale et immédiate resta.

Du mythe de «l'Algérie Française» à celui de «l'Algérie Algérienne», en passant par «l'Algérie septentrionale» et «l'Algérie Saharienne», seule l'Algérie, arabo-musulmane, une et indivisible, prévalut.

Avant la révolution Algérienne, il y avait la vérité du colon et le néant du colonisé. Or, depuis 1954 l'europeen constate qu'une autre vie s'est mise en branle parallèlement à la sienne et que dans la société algérienne, semble t-il, les choses ne se répètent plus comme avant.

Décrivant, ce bouleversement géopolitique que la révolution algérienne a provoqué, en Algérie, au Maghreb, en Afrique et en France, l'écrivain et journaliste Suisse, Ch. Favrod, écrit, en 1958, (c à d, quatre ans après le déclenchement de cette révolution), «la guerre d'Algérie donne vie aux mythes au détriment des faits. Elle paralyse la nation (Française), elle pétrifie ses structures. Elle compromet le destin de la France en Afrique et elle défigure la civilisation de la liberté qui en a toujours été la glorieuse image dans le monde» (Favrod C.1959).

Que la révolution algérienne ne fut pas exempte d'erreurs, d'excès et de dépassements, et ce malgré tous les ordres et les affirmations des ses instances officielles, de respecter les principes humanitaires et de ne s'attaquer qu'aux colonialistes et aux traîtres et collaborateurs, cela ne change en rien de cette vérité.

Cependant, comparés aux excès commis par d'autres révolutions, et en premier lieu la révolution française (les massacres de septembre, la mort du Roi, la Terreur..) ils demeurent bien en deçà d'eux. (Michelet. 1972 : 103-239).

Ceci souligné, et pour revenir aux conséquences de la violence révolutionnaire algérienne, nous dirons qu'elles ne constituèrent pas, malgré leur importance, le seul exploit de cette philosophie et de la révolution qu'elle a engendrée?

N'a-t-elle pas acculé le colonisateur à accorder, pacifiquement, l'indépendance, non seulement à la Tunisie et au Maroc, mais à toutes ses colonies africaines, mêmes celles qui ne l'avaient pas demandée?

Et, pour ce qui est de la France elle-même, n'a-t-elle pas étendu son combat jusqu'à l'intérieur même de la France? le retour de général Ch. De Gaule (au pouvoir et l'avènement de la 5^e république (1958) ne furent-ils pas les conséquences directes de la révolution Algérienne? Et la démocratie française ne doit – elle pas sa survie à cette même révolution qui, de l'avis d'éminents historiens français, «fut la première à alerter l'opinion publique française, notamment ses intellectuels, digne de ce nom, et ils étaient nombreux, sur les dangers des nouvelles tendances fascistes de son corps expéditionnaire qui, en mal de venir à bout de cette révolution, tenta, notamment à travers le

putsch des généraux, (Avril 1960) (Naquet P. 1973), de se révolter contre la légalité et les institutions. (Jobert A. 1973 : 414-415).

La démocratie : philosophie de l'espérance, de la lucidité, de l'action la philosophie de la révolution algérienne est aussi une philosophie de la démocratie.

Cela va de soi, diront certains, puisque de par sa définition et sa vocation, l'objectif de toute philosophie révolutionnaire ne peut être autre que la liberté et la démocratie.

Si juste qu'elle puisse paraître, une telle vérité n'est cependant pas toujours évidente.

Certes la revendication de la liberté et de la démocratie constitue le dénominateur commun à toutes les guerres de libération nationales. Mais il n'en demeurer pas moins vrai que cette liberté et cette démocratie seront toujours tributaires de l'idée qu'on fait d'elles, de l'effort qu'on consent pour elles, surtout, de l'usage qu'on fait d'elles une fois acquises ou reconquises.

Or, pour la philosophie de la révolution algérienne, la liberté et la démocratie ne peuvent avoir d'autre sens que celui de les exercer souverainement.

Toute autre conception de la liberté et de la démocratie, n'est, à son avis, que littérature...

Car, face à la liberté confisquée du peuple ce qui importe ce n'est pas le fait de cogiter sur cette liberté, de dire qu'elle est un droit inaliénable, mais de faire prévaloir ce droit, par la force si besoin est, pour qu'elle soit ainsi, de nouveau et à jamais.

C'est dire que pour cette philosophie, la liberté loin d'être un don de la nature, ou une condamnation abstraite et absurde, est avant tout une croyance en la liberté ... une volonté de la

liberté et un effort constant et conséquent pour la conquérir, et ce à travers l'effort permanent de libération. (Wahl J. 1951 :258).

Et c'est parce que la liberté, ne progresse, comme le corps que par l'obstacle, le choix, le sacrifice, (Mounier E. 1970 : 77). que cet objectif n'est pas conçu par tous de la même manière. Voilà ce qui explique pourquoi certains mouvements de libération nationale, trop attachés aux solutions politiques, n'ont pu obtenir de leur colonisateur que des indépendances et des libertés de façade.

D'autres par contre sont parvenus à des indépendances et à des libertés réelles qui leur ont permis d'opérer les changements de leur devenir.

Partant de cette conception militante de la liberté et de la démocratie, la philosophie de la révolution algérienne conclue que la nation algérienne se spécifie et s'affirme dans le combat libérateur, que l'indépendance nationale, en tant que concept ayant un contenu précis, se pose comme une notion indissociablement liée à la démocratie qui n'est autre que l'exercice du pouvoir par le peuple et pour le peuple.

C'est de la sorte que le peuple arrive à un concept concret de la liberté, en tant qu'acquis collectif dont les manifestations doivent être aussi bien politiques que sociales et culturelles.

Est – il besoin de rappeler ici que sans contenu social la démocratie politique n'est que le privilège de quelques-uns, de même que vidée de son contenu politique la démocratie n'est que le piège de tous.

Pas de liberté sans justice sociale, pas de justice sociale sans liberté.

D'où cette, concomitance que la philosophie de la révolution algérienne a essayé d'établir entre la liberté et la justice, entre la liquidation du colonialisme et l'édification des bases d'une société algérienne moderne et démocratique. (El-Moudjahid. 1957. N°12: 15-11).

En France, par exemple, la révolution, dont l'objectif principal était, selon Tocqueville, l'abolition, partout, des restes des institutions féodales et l'établissement de l'égalité des droits face aux privilèges nobiliaires, n'a pas moins abouti à une démocratie bourgeoise et libérale d'où le tiers état demeura pratiquement exclu.

C'est dire que c'est grâce à cette conception globale de la démocratie que la philosophie de la révolution algérienne conféra à cette dernière son contenu politique et social qui fit d'elle, pour tout algérienne et pour tout algérien, l'unique source juridique et morale des droits et des devoirs.

Que la philosophie de la révolution algérienne ait lié l'exercice de cette démocratie aux préalables de la libération du territoire national par la lutte armée, comme principal moyen pour l'atteindre, cela ne diminue en rien de son attachement à la démocratie.

Toujours est-il que c'est grâce à cette même conception de la démocratie, que le peuple et sa révolution prirent leur contenu en tant que personne morale, que le principe de la direction collégiale fut consacré, et que toute forme de culte de la personnalité, ou de leadership fut bannie.

Voilà comment le peuple algérien a tenté de préserver la marche de sa révolution des faiblesses et des défaillances des

hommes, et a rectifié, chaque fois qu'il était nécessaire, sa marche, et ce loin de toute ingérence étrangère.

Que cette révolution n'a pas échappé aux luttes internes entre ses responsables politiques et militaires, (le FLN et L'ALN.), entre l'intérieur et l'extérieur, luttes qui explosèrent aux grand jour quelques jours avant l'indépendance (juin 1962), ces luttes, ne purent, cependant, la dévier de son objectif principal : le recouvrement de l'indépendance par la lutte armée.

Ceci dit, on amputerait injustement la philosophie de la révolution algérienne de plus d'un de ses acquis tangibles en limitant l'apport de la démocratie de la révolution qu'elle a engendrée à ses seuls aspects intérieurs, si importants qu'ils le furent.

En effet, loin de restreindre cette démocratie aux seuls algériens, cette philosophie l'étendit à tous, (sans distinction, aucune, de race ou de religion), et en premier lieu aux colons, dont bon nombre d'entre eux avaient rejoint, à la veille de l'indépendance, les rangs de l'organisation armée secrète, (OAS) qui croyait pouvoir empêcher, par les assassinats, les plastiquages, les massacres d'innocents, le peuple algérien, de recouvrer son indépendance.

Pour elle le principe des droits inaliénables des peuples de disposer d'eux-mêmes est valable non seulement pour le peuple algérien, mais pour tout peuple quel qu'il soit, et aucune force ne saurait le lui nier.

Voilà ce qui explique son soutien inconditionnel à toutes les causes justes de par le monde.

Lorsqu'on rappelle, à ce propos, que la révolution anglaise (1649) avait reconnu, non les droits de l'homme ou des peuples,

mais les droits des Anglais, alors que la révolution américaine (1776) avait limité ces mêmes droits aux colons et que les hommes de couleurs et les esclaves demeuraient ainsi esclaves, (Wilden D. 1945 : 76-84). que la révolution française, qui avait prétendu libérer les nations comme les personnes, et combattre les tyrans partout où ils se trouvent, a transformé, depuis la convention et le Directoire (1792-1795), son armée républicaine en armée de conquête qui traita les provinces qu'elle occupa, tant en Belgique qu'en Allemagne et en Italie, en pays conquis, les accablant de réquisitions et de contributions, ne tenant plus ainsi compte des nations dont elle avait le devoir de respecter les droits..., l'on se rend compte du sens de la démocratie dans la philosophie de la révolution algérienne.

L'intégralité : Le dernier fondement de la philosophie de la révolution algérienne c'est l'intégralité. Pour elle la révolution doit être intégrale... ou elle ne sera pas.

Ce principe, est puisé essentiellement dans la vision musulmane de l'homme, en tant qu'entité libre et digne, et qui, de par sa dimension à la fois verticale et horizontale, matérielle et spirituelle, est capable de transcender la réalité sans se couper, pour autant, totalement d'elle.

Voilà ce qui fait que son histoire ne peut être comprise, et encore moins, interprétée qu'en tant que phénomène global.

Cela veut dire que cette philosophie et cette révolution ne se furent, malgré leur caractère anti-passéiste, une rupture totale de l'homme algérien avec son passé et avec son patrimoine. Aussi, «leur objectif principal n'était pas de forger, de toutes pièces,

une nation dont on ne trouverait aucune trace dans le passé, mais de restituer et de rétablir, dans sa vérité et sa dignité, la nation algérienne telle qu'elle a été façonnée par les siècles de l'Histoire, tout en lui assurant les bases qui en feront une nation moderne» (El - Moudjahid 01-02. 1958, N°.17).

Dès lors tout, selon cette philosophie, doit se compléter et converger pour se fondre, en fin de compte, dans la révolution : le passé et le présent, la théorie et la pratique, le moyen et la fin, le militaire et le politique l'économique et le social, le peuple et la terre, le combat pour l'indépendance et celui de l'après indépendance, la lutte de peuple algérienne pour sa liberté et celle de tous les autres peuples aux prises avec le colonialisme dans le Tiers-Monde.

Voilà ce qui explique, aussi, cette complémentarité entre toutes ses proclamations, ses plates-formes et ses chartes.

En effet, la proclamation du 1er novembre 1954, avait annoncé les grandes lignes politiques et militaires de cette révolution ; deux ans après ce fut la plate-forme de la Soummam (Août 1956) qui détermina les modalités pratiques de sa marche militaire et politique, alors que la charte de Tripoli (Décembre 1960) tenta de définir les bases idéologiques, politiques et sociales de son futur état qui, deux ans après, revit le jour.

C'est ainsi que, rejetant toute forme de dissociation entre son action militaire et son action politique, entre l'intérieur et l'extérieur cette philosophie parvint à cette symbiose où le combat militaire devint le moyen à travers lequel l'action pour le recouvrement de l'indépendance nationale se concrétise et se réalise, et où l'action diplomatique, de part son rôle qui consiste à accélérer l'isolement du colonisateur sur la scène

internationale, partout où il se trouve, se transforme à son tour en moyen à travers lequel le combat militaire s'internationalise.

S'opposant à toutes les manœuvres politique, militaires, économiques et psychologiques ainsi qu'aux intimidations et aux tentatives de division du peuple algérien et de partage de son territoire, notamment après la découverte du pétrole au Sahara, la révolution algérienne recouru à l'ensemble du sol national qu'elle transforma en champ d'âpres combats et sur lequel l'unité du peuple ne se trouva, à son tour, que réaffirmée et consolidée.

«Il est impossible de séparer le territoire du Nord du Sahara. La «Souveraineté » Française sur le territoire algérien radicalement mise en cause depuis le 1^{er} novembre 1954, doit céder le pas à la souveraineté du peuple algérien dans les limites administratives de l'Algérie de 1954. (El-Moudjahid. 1961 : N-81).

« Le principe de l'intégrité du territoire est pour nous fondamental ... cette intégrité nous l'avons proclamée bien avant que les richesses Sahariennes soient découvertes», souligne à ce propos l'organe central du FLN El-Moudhahid. (El-Moudjahid. 1961. N-83).

Situant son combat pour la liberté dans le cadre d'un autre combat plus vaste : celui de tous les peuples opprimés dans le monde, la philosophie de la révolution algérienne, ne ménagea son soutien, moral et matériel, à aucune cause juste dans le monde, élargissant ainsi les sphères de la liberté et contribuant de façon décisive à leur aboutissent.

Aussi, et comme on la souligné plus haut, l'erreur des certaines approches de la révolution algérienne, et de la philosophie qui la engendrée, c'est que, n'ayant vu cette révolution que d'en haut,

c à d, à travers certains hommes et certains de ses exploits militaires et politiques, ils ne pouvaient l'atteindre sous ses vraies perspectives socio-historiques, et culturelles mouvantes, ni mesurer, à sa juste valeur, les bouleversements que sa nouvelle entreprise a provoqués, en Algérie, en France, dans le monde arabe et en Afrique.

Toujours est-il que, c'est grâce à cette intégralité que cette philosophie a su préserver la révolution algérienne des extrémismes de tout bord auxquels s'est heurté plus d'une révolution contemporaine, et partant, l'unité au peuple algérien ainsi que l'intégrité de son territoire.

Conclusion :

Telles sont, parmi tant d'autres, les fondements, ou caractéristiques, de la philosophie de la révolution algérienne.

Tels sont aussi quelques-uns de ses résultats pratiques.

Situer cette philosophie par rapport aux autres courants philosophiques et idéologiques contemporains revient en fait à évaluer ses résultats pratiques.

Evaluer ici, ces résultats, cinquante ans après le déclenchement de cette révolution, et mesurer leur impact sur le devenir du mouvement mondial de libération nous semble risquer de devancer l'histoire dans son jugement.

C'est pourquoi nous n'avons abordé ici que les résultats dont l'évidence est aujourd'hui manifeste. En effet, nationale dans ses origines et ses aspirations, arabo-musulmane dans son contenu, anticolonialiste dans son objectif et pragmatique dans sa méthode, la révolution Algérienne a, sans aucun doute, marqué, non seulement l'histoire de l'Algérie et de celle du monde arabe et musulman, mais celle du tiers monde tout entier.

Nationale, avant tout, cette révolution représente en effet l'aboutissement d'une longue et âpre lutte que le peuple algérien a, tout au long de près de 132, ans opposé au colonisateur français.

Elle abattit le colonialisme, libéra le peuple, préserva son unité et l'intégrité de son territoire, restaura son état et proclama son caractère moderne et républicain, jeta les bases de la société civile algérienne, libre et souveraine, lui permettant ainsi de franchir l'abîme de plusieurs siècles de décadence qui, la frappa, au même titre que l'ensemble des sociétés du monde arabo-musulman, et de rejoindre ainsi le concert des nations évoluées.

Autour de la révolution algérienne ce fut l'armée de libération nationale, (ALN) qui, sous la conduite du Front de Libération Nationale (FLN), abattit le système colonial et détruisit toutes ses structures.

Autour de l'ALN et du FLN, ce fut le peuple algérien tout entier (ses hommes comme ses femmes, ses jeunes comme ses vieillards, ses intellectuels, ses étudiants, ses travailleurs, ses paysans comme ses citadins) qui, à travers ses élans, ses souffrances et ses sacrifices, mena sa révolution jusqu'à son ultime objectif.

Son refus des «solutions évolutives», et son mépris pour les étapes qui brisent le torrent révolutionnaire et désapprennent au peuple cette volonté inébranlable de tout prendre en main, resta catégorique, malgré la rudesse de l'épreuve et l'allèchement des offres. (El-Moudjahid.1958 : N-22).

Puisant en lui-même et en sa noble religion musulmane, qui appelle au combat de toute forme de domination de l'homme par

l'homme, le peuple algérien se surpassa ainsi avant de surpasser son colonisateur, témoignant de la sorte, et ce tout au long des années de l'épreuve, d'une unité, d'une spontanéité, d'une sobriété, d'une discrétion, d'une sincérité, d'une discipline et d'un esprit de combat et de sacrifice qui forcèrent le respect de l'ennemi.

Anti- coloniale la révolution algérienne ne dissocia, en aucun moment, la liberté du peuple algérien de celle de tous les peuples opprimés et dominés car, pour elle, les hommes ainsi que les peuples sont égaux, et doivent par conséquent jouir des mêmes droits qui leur sont inhérents et inaliénables. Aussi le droit à la liberté doit-il être un droit pour tous, sans distinction aucune de sexe ou de race ou de religion.

Etendant, dès lors son combat contre le colonialisme à tous les endroits où il se trouvait : au Maghreb arabe et au reste du monde arabe et en Afrique, la révolution algérienne contribua ainsi à l'élargissement des sphères des manifestations libératrices dans le Tiers-monde où elle s'assigna la place que tout le monde lui reconnaît aujourd'hui.

Ainsi s'explique le ralliement, à sa juste cause, de plusieurs d'hommes et femmes, de politiciens, syndicalistes, écrivains, philosophes, artistes, journalistes, etc... à travers le monde, et en premier lieu en France.

Pour ce qu'est du monde arabe, la révolution algérienne constitua, de par la façon conséquente de ses méthodes et de par l'ampleur de ses exploits, militaires et politiques, l'une des ripostes vigoureuses au complot «occidentalo-sioniste» contre la Palestine (1947). Voilà ce qui explique, cette mobilisation totale des masses arabes autour de cette révolution qui détruisit,

entre autres, les préjugés racistes et colonialistes d'un certain orientalisme, relatifs au prétendu rejet de l'esprit arabe, et musulman de tout progrès. (Renan E. SD : 5-10).

En fin, et pour ce qui est du Tiers-monde, notamment de ses guerres de libération, la révolution algérienne considéra dès les débuts de son déclenchement, que le combat du peuple algérien pour sa liberté, devrait être, et il l'a été, indissociable du combat des peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine, en particulier, et de toute l'humanité opprimée en général.

Voilà ce qui explique, en partie, cette place particulière que la révolution algérienne s'est désormais réservée dans l'histoire du combat, plusieurs fois millénaire, de cette humanité pour sa liberté et sa dignité.

Aussi, que l'on admire cette révolution (et la philosophie qui l'a engendrée), ou qu'on la déteste, ses échos ne demeureront pas moins, et pour longtemps, retentissants dans les oreilles de plusieurs générations futures de l'humanité.

Références:

- AL-ASSALI, B. (1984). le Jihad du peuple algérien, Dar Annafaïes, Beyrouth.
- CAMUS, A. (1958). Chroniques algériennes, Gallimard.
- FANON, F. (1961). Les Damnés de la Terre, Maspéro, Paris.
- FAVROD, C. (1959). la révolution algérienne, Plon, Paris.
- GALISSOT, R. (1985). in retentissement de la révolution algérienne, CNEH, ENAL-GAM.
- GAUTHIER. (1923). Introduction à l'étude de la philosophie musulmane, l'esprit sémitique et l'esprit aryen, Paris.
- GIRARDET, B. (1972). l'Idee Coloniale en France, de 1887 a 1962, édit. Pluriel, Paris.
- GRAMSCI, A. (1976). in Dictionnaire du Marxisme, col, livre de poche, Paris.
- HARBI, M. (1993). le FLN, Mirage et réalité, édit, NAQD, EAL, Alger.
- Mahsas, A. (1970). le Mouvement révolutionnaire en Algérie de la première guerre mondiale à 1954, l'Harmattan, Paris.
- HORKHEIMER, M. (1972). The social Fonction of Philosophy, vol. 3, Winter.

- JOBERT, A. (1973). Comme Drogue, édition Alain, Paris .
- LACHRAF, M. (SD). l'Algérie, Nation et Société, SNED ,Alger.
- MICHELET (1972). Scènes de la révolution française, col.10/18, Paris .
- MOUNIER, E. (1970). le personnalisme, PUF (Q.S.J) , Paris .
- NAQUET, P. (1973). Les crimes de l'armée française, Maspéro .
- WAHL, J. (1951). Traité de Métaphysique, Paris, Payot .
- WILDEN, D. (1945). l'évolution de l'esprit européen, Flammarion .